# Dieu a changé ma vie…

### Témoignage de frère Alexis

Je suis le frère Alexis, membre de la communauté des frères et des sœurs de saint Benoît-Joseph Labre.

Je suis ce que l'on appelle un frère donné. Je n'ai fait que des vœux simples, par choix, afin de conserver une plus grande liberté, à l'image du saint Pèlerin auquel j'ai voué mon existence dans ma recherche de Dieu.

Mais pour comprendre ce qui m'a conduit vers l'Église et la foi, il faut que je remonte assez loin dans mon histoire.

## Une enfance marquée par la maladie

Je suis né le 17 mai 1957. Je suis l'aîné d'une famille de quatre enfants : trois garçons et une fille.

Nous étions très pauvres et vivions dans un vieux baraquement à Wimereux, une ville située près de Boulogne-sur-Mer.

Mes parents avaient connu très jeunes l'exode de la guerre de 1939-1945, comme beaucoup de familles à cette époque. Ils venaient eux aussi d'un milieu très modeste.

Nous habitions au numéro 27 de la rue du Cimetière, qui porte aujourd'hui le nom de rue Jean-Moulin.

Dans les années 1960, mes parents ont contracté la tuberculose. Ma mère, surtout, fut durement touchée. Atteinte d'une tuberculose pulmonaire sévère, elle en a beaucoup souffert.

Finalement, j'ai été touché moi aussi par cette terrible maladie. Je dis « terrible » parce qu'à cette époque, elle était encore un fléau qui emportait beaucoup de monde.

J'étais atteint d'une tuberculose osseuse. J'avais à peine cinq ans et, en 1962, il fut décidé que je devais partir dans un immense sanatorium : l'Institut du docteur Calot, à Berck.

Inutile de vous dire qu'à cette époque, pour mes parents, c'était le bout du monde.

J'étais certes très jeune, mais j'ai conservé quelques images de la séparation d'avec ma mère. Ce furent des années très éprouvantes pour mes parents, et notamment pour mon père, qui a très mal vécu cette épreuve. Peu à peu, l'alcool a commencé à faire son œuvre, lentement, insidieusement.

La tuberculose avait atteint mes os, et plus particulièrement l'articulation de la hanche gauche. La coxalgie était grave.

Une fois l'infection maîtrisée, moins d'un an plus tard, je fus opéré. On pratiqua une ostéotomie de recentrage de la hanche. Dans mon cas, cette intervention consistait à couper l'os déformé, à redresser le membre et à replacer la tête du fémur dans un appui solide.

Après l'opération, il fallut procéder à une immobilisation stricte dans un grand plâtre qui englobait le bassin et toute la jambe, afin d'empêcher les os fragilisés de frotter les uns contre les autres.

J'ai porté ce plâtre pendant deux ans et demi. Puis commença une longue période de rééducation, sur place.

De l'Institut Calot, je ne garde que quelques souvenirs.

Il y avait notamment ces longues périodes d'exposition à l'air libre. Nous étions surnommés les « petits allongés ». Je passais des heures, immobilisé sur un chariot, face à la mer. C'était, disait-on, pour stimuler nos défenses et favoriser la reconstruction osseuse.

Je me souviens aussi des grandes salles communes, immenses et bruyantes pendant la journée, mais lugubres la nuit. Elles alignaient des dizaines de lits.

Pour éviter que les enfants ne bougent dans leur plâtre ou ne perturbent le dortoir pendant la nuit, la contention était une pratique courante. Elle consistait notamment à attacher les draps aux barreaux des lits. Cette pratique est aujourd'hui totalement bannie.

Mais, à six ans, être ainsi attaché laisse des traces durables. J'en garde notamment une aversion pour l'obscurité.

Être immobilisé dans le noir, impuissant face à la douleur et aux cris des autres enfants, constitue un traumatisme précoce dont mon corps et ma mémoire portent encore l'empreinte, plus de soixante ans après.

Dans les années 1960, il n'existait aucun véritable protocole de prise en charge de la douleur. Les soins étaient particulièrement durs et les enfants souffraient énormément.

Je peux vous dire que mon corps garde encore la mémoire de ces souffrances.

Les soignantes, qui étaient notamment des religieuses, expliquaient que la douleur était un passage obligé de la guérison et qu'il fallait l'endurer avec courage.

Mais je peux vous assurer qu'une section du fémur et les spasmes musculaires sous un plâtre, cela fait mal…

Les religieuses assuraient les soins, et la discipline était stricte. Elle oscillait entre le dévouement de certaines et la sévérité brutale, parfois dépourvue d'empathie, de quelques autres.

# Quitter la maison

Je suis finalement sorti de l'Institut en 1966.

Je marchais plutôt bien. Après mon retour à la maison, j'ai intégré l'école communale. Ce ne fut pas facile pour moi de me retrouver à nouveau soumis à une autorité. Je n'avais aucun goût pour les études et cette période fut difficile.

Mon père avait connu plusieurs emplois. Il était devenu fossoyeur et travaillait pour un marbrier local. Puis il avait encore changé d'activité : il était désormais livreur de charbon.

Les années suivantes furent compliquées.

Je grandissais et mon père devenait de plus en plus dur, méchant et violent. Sa dépendance à l'alcool était aussi le résultat de sa propre souffrance. Mais elle a fini par détruire l'équilibre familial.

Dans ce climat houleux et violent, j'ai finalement décidé de quitter la maison, un jour de Noël.

Je travaillais alors dans une entreprise métallurgique, qui m'assurait un salaire très modeste.

Livré à moi-même, j'ai fini par commettre quelques cambriolages, treize au total. Cela m'a valu d'être arrêté par les gendarmes, puis condamné à dix-huit mois de prison et à trois ans de mise à l'épreuve.

Je fus incarcéré à la maison d'arrêt de Béthune.

Et là, le destin m'attendait. Je ne le savais pas encore, mais j'allais bientôt faire connaissance avec une autre approche de l'autorité.

# La rencontre avec Michel, mon gardien de prison

En cellule, je passais le temps comme je pouvais. Je griffonnais sur des feuilles tout ce qui me venait à l'esprit : des visages, des scènes de prison, des surveillants en uniforme.

Un jour, lors d'une fouille des cellules, un gardien s'est arrêté devant mes dessins. J'ai appris par la suite qu'il s'appelait Michel Wallart.

Il les observa attentivement. Je le sentais intrigué.

Ce jour-là, il m'a parlé. Il m'a regardé autrement que comme un simple détenu.

Il m'a dit que mes dessins étaient bons, qu'ils témoignaient d'un véritable talent.

C'était la première fois depuis bien longtemps que quelqu'un me reconnaissait une valeur.

Il est revenu souvent me voir. Un jour, je lui ai confié que j'avais très mal vécu mes années d'école. Il m'a alors proposé de rejoindre l'école de la prison pour tenter d'obtenir mon certificat d'études primaires.

À cette époque, ce diplôme représentait une étape importante de l'instruction.

Michel, le gardien, ne s'est pas contenté de m'écouter : il a agi. Il a trouvé le moyen de me faire admettre à l'école de la maison d'arrêt.

J'ai alors quitté le quartier A de la prison pour rejoindre le quartier B.

Grâce à cette décision, j'ai pu étudier et, quelques mois plus tard, le 24 mars 1978, j'ai obtenu ce diplôme. Ce fameux certificat d'études primaires.

Il trône encore aujourd'hui dans mon bureau, avec son écriture à demi effacée par le temps.

Je n'ai pas revu Michel à ma sortie. Mais ce simple morceau de papier a changé ma vie.

Il m'a valu une importante remise de peine : je n'ai finalement passé que six mois et demi en prison.

Mais surtout, il m'a donné confiance en moi.

L'insistance de Michel, m'a prouvé que je n'étais pas condamné à l'échec. Que, quelque part, malgré les maltraitances de mon père et les souffrances qui avaient jalonné toute mon enfance, un avenir m'attendait.

Ce diplôme fut le premier d'une longue série. J'en ai obtenu beaucoup d'autres par la suite mais celui-ci demeure le plus important de toute ma vie.

# La découverte de la foi et la rencontre avec saint Benoît-Joseph Labre

J'ai eu la chance de rencontrer le révérend père Henry Delpierre, moine bénédictin de Wisques et prêtre de ma paroisse.

Son aide fut précieuse.

Le père m'a appris les bonnes manières, l'art de me comporter en société. Il m'a donné le goût des études et de la lecture.

Il m'a également initié à la compréhension des textes sacrés et de l'Évangile, en me donnant des exercices de rédaction qui m'ont permis d'acquérir quelques notions de théologie.

Un jour, en 1981, voulant me mettre à l'épreuve, il me confia à l'un de ses amis et confrères, l'abbé Bernard Hingrey, qui avait été supérieur du petit séminaire de Maquetra, un quartier de Boulogne-sur-Mer.

Avec l'abbé Bernard et en compagnie de Monseigneur Jules Harlé, nous nous sommes réunis avec d'autres jeunes au monastère du Mont-des-Cats pour une session de quatre jours consacrée au discernement sacerdotal.

C'était la première fois que j'entrais dans une abbaye. Je découvrais la vie religieuse, le silence et le calme monastiques. Tout cela m'avait profondément impressionné.

À la fin de ces quatre jours, l'abbé, qui me ramenait à Boulogne-sur-Mer, fit un détour par l'évêché d'Arras et me fit découvrir la cathédrale.

Il venait d'être nommé par son évêque, Monseigneur Gérard Huyghe, prêtre organisateur de l'année saint Benoît-Joseph Labre, qui devait avoir lieu deux ans plus tard, en 1983, à l'occasion du bicentenaire de la mort à Rome de ce saint de l'Artois et du Nord de la France.

Je ne connaissais pas ce saint. C'était la première fois que j'entendais parler de lui.

L'abbé Bernard me proposa alors de passer par le village d'Amettes pour me faire découvrir la maison natale du Pèlerin.

En arrivant, l'abbé et moi-même avons dévalé en courant et en riant la pente de la pâture qui donne accès à la maison.

Nous étions le 5 avril 1981.

En entrant dans cette maison, je fus brusquement saisi par une paix, une chaleur, une force, une présence qui m'a profondément bouleversé.

Je ne sais toujours pas expliquer, sans émotion, ce qui s'est passé ce jour-là.

J'avais la conviction, à cet instant, que ce lieu m'attendait.

Oui, il m'aimait. J'en avais l'intime certitude.

Après cet instant, celui qui était entré dans cette maison n'était plus tout à fait le même en ressortant.

Il y avait un avant et un après.

Et depuis ce jour, cette présence ne m'a jamais quitté. Même dans mes nuits les plus sombres, elle est restée là, tapie dans le silence.

# Une halte chez les compagnons d'Emmaüs

Pour ne pas dépendre entièrement du père Henry Delpierre, j'ai choisi de rejoindre, pendant deux années, la communauté d'Emmaüs. Ce fut une très belle expérience.

La relation fraternelle, le travail partagé et les responsabilités confiées à chacun m'ont permis de reprendre confiance. Peu à peu, je me suis construit une véritable famille : la famille Emmaüs.

Je garde encore en mémoire les prénoms de mes compagnons. Je ne les ai jamais oubliés : Daniel, Jules, Maurice, Marcel, Jean-Paul, André et tant d'autres…

À leur contact, j'ai appris ce que signifiait véritablement la fraternité. Nous avions tous une histoire différente, mais nous étions là les uns pour les autres. Chacun, à sa manière, apportait quelque chose aux autres.

J'ai appris auprès d'eux qu'il existe autant de manières de résister et de se relever qu'il existe de personnes.

Aujourd'hui encore, je garde leurs prénoms dans ma mémoire et leurs visages dans mon cœur.

# Un chemin qui se poursuit

J'ai poursuivi mon chemin.

J'ai étudié, j'ai travaillé très dur. Et, des années plus tard, après avoir commencé à la base dans la métallurgie, je suis devenu directeur technique dans une grande entreprise de fabrication de matériel médical, où j'ai travaillé pendant vingt-cinq ans.

Mais je n'ai jamais oublié cette rencontre avec le saint Pèlerin, Benoît-Joseph Labre.

Je me rendais régulièrement à Amettes pour transmettre des informations à mon ami le père Raymond Martel, que je connaissais depuis les années 2000. J'étais devenu membre de l'association des Amis de saint Benoît Labre.

Nous sommes devenus de très bons amis.

À Amettes, j'ai également fait la connaissance du frère Samuel. Il était alors le frère ministre de la communauté des frères et des sœurs de saint Benoît-Joseph Labre, dans le diocèse d'Évreux. Des liens se sont peu à peu tissés entre nous.

Puis, l'entreprise de fabrication de matériel hospitalier avait été vendue. Le repreneur a progressivement licencié les salariés les plus anciens et ceux dont les salaires étaient les plus élevés.

J'étais dans le lot.

J'ai résisté et je fus le dernier à partir, dans le cadre d'une rupture conventionnelle en mai 2012

Mû par le désir d'aider ceux qui, comme moi, avaient connu un parcours chaotique, je me suis engagé comme éducateur auprès de personnes en situation de handicap. J'ai poursuivi cette activité jusqu'à mon départ à la retraite, en 2019.

Entre-temps, grâce au frère Samuel, j'étais entré chez les frères labriens. J'étais devenu le frère Alexis, un frère donné, pour conserver une plus grande liberté : celle de pérégriner sur les traces de saint Benoît-Joseph Labre, auquel je consacre aujourd'hui l'entièreté de mon existence.

# Une rencontre qui a fermé la boucle

Je voudrais maintenant vous raconter une dernière rencontre. Elle a une place toute particulière dans mon histoire.

Un jour, alors que je participais à une messe présidée par Monseigneur Jaeger, dans l'église Saint-Sulpice d'Amettes, un diacre est venu nous rejoindre.

Il était âgé. Lui ne me reconnaissait pas : j'avais vieilli.

Mais moi, je l'ai reconnu.

C'était mon ancien gardien de prison, celui qui, des années auparavant, m'avait aidé à ouvrir une porte vers un autre avenir.

C'était Michel Wallart.

Bien avant que je ne devienne frère labrien, attaché au charisme de saint Benoît-Joseph Labre, le destin m'avait déjà lié à cet homme : l'ancien surveillant était devenu diacre ; moi, l'ancien détenu étais devenu frère Alexis.

Qui aurait pu imaginer que, des années après cette rencontre providentielle en prison, nous nous retrouverions réunis autour de l'autel, lors des messes célébrées à Amettes, unis dans la même prière et dans la même foi ?

Au fil des années, lorsque je le voyais prier près de moi, je souriais intérieurement en pensant à ce que Dieu avait accompli.

Il avait un dessein pour nous, un dessein qui dépassait notre compréhension, mais qui, aujourd'hui encore, me remplit d'émerveillement.

**Dieu a changé ma vie…**

Michel est décédé le 13 février 2025, à l'âge de 84 ans.

J'ai raconté mon histoire avec son père à son fils Nicolas, et nous sommes devenu de bons amis.

Michel restera dans mon cœur comme un homme de bonté et de dévouement.

Son témoignage de vie et son engagement au service des autres continueront de vivre dans le cœur de tous ceux qui, comme moi, ont eu la chance de le connaître.

Je rends grâce pour le bien qu'il a semé tout au long de sa vie et dans celle de tant d'autres.

# Ce que je retiens aujourd'hui

Voilà, c'est la fin de mon récit.

Aujourd'hui, je poursuis ma mission sur les traces de saint Benoît-Joseph Labre.

Je donne des conférences, je mène des recherches, notamment dans le dossier de béatification et de canonisation du saint Pèlerin. Je voyage beaucoup pour témoigner de l'Évangile et partager ce que cette rencontre a fait naître en moi.

J'ai appris à ne plus être prisonnier de ce que j'avais subi pendant mon enfance.

Je ne peux pas effacer mon passé. Je ne peux pas faire comme si les souffrances n'avaient jamais existé. Mais j'ai appris qu'elles n'étaient pas obligées de gouverner toute ma vie.

Et c'est peut-être cela, pour moi, l'un des plus grands cadeaux de la foi : découvrir que notre histoire ne s'arrête pas à nos blessures.

Dieu ne conduit pas tous les êtres par le même chemin. Je suis être libre et je très heureux aujourd'hui.

Certes mon chemin a été fait de souffrances, de rencontres, de détours et parfois de chemins inattendus. Mais, à chaque étape, des personnes ont été placées sur ma route. Certaines m'ont tendu la main au moment où j'en avais le plus besoin.

Michel m'a aidé à croire en mes capacités. Le père Henry Delpierre m'a ouvert les portes du savoir et de la foi. L'abbé Bernard m'a conduit jusqu'à Amettes. Et saint Benoît-Joseph Labre est devenu pour moi un compagnon de route, une présence qui ne m'a jamais quitté et qui m'a conduit jusqu'à Dieu.

Avec le recul, je comprends que Dieu ne s'est pas imposé à moi dans un grand bouleversement. Il s'est fait connaître à travers des rencontres, des gestes simples, des mains tendues et des personnes qui ont cru en moi lorsque je ne croyais plus en moi-même.

Voilà pourquoi je rends grâce aujourd'hui pour tout ce que j'ai reçu de cette rencontre avec le saint Pèlerin de Dieu.

Et si je devais retenir une seule chose de ce long chemin, ce serait celle-ci :

**Il suffit parfois d'une rencontre pour qu'une vie reprenne courage. Il suffit d'une main tendue pour qu'un cœur blessé recommence à espérer.**

C'est ce que j'essaie de transmettre à mon tour, sur les traces de saint Benoît-Joseph Labre.

Car, au fond, Dieu a changé ma vie en mettant des hommes et des femmes sur mon chemin.

Et aujourd'hui, je voudrais simplement être, à mon tour, un frère pour mon prochain.

*Frère Alexis, fl.*